

Révision des critères pour une littérature en langue française non fragmentée

Ángeles Sánchez

Universidad de las Palmas de GC
asanchez@dfm.ulpgc.es

Résumé

L'article révise la notion de francophonie, les recherches dans le champ littéraire français sur les littératures postcoloniales et le rapport qui existe entre le choix d'une langue et la notion d'identité. Le manifeste *Pour une littérature-monde* déclare la mort de la francophonie et tente de montrer que le temps où les langues appartenaient à une seule nation est révolu. Nous partageons avec les signataires du manifeste une nouvelle compréhension de l'univers littéraire d'expression française qui, loin de cloisonner le monde, revendiquerait une pluralité universelle et qui montrerait une multiplicité d'univers qui ne s'excluent pas.

Mots-clés

Francophonie, *littérature-monde*, langue, identité.

1 Introduction

La publication dans le journal *Le Monde* du Manifeste « Pour une littérature-monde en français », le 16 mars 2007, signé par nombre d'écrivains en langue française de différentes nationalités, a suscité le débat dans le champ de la critique et de la recherche universitaire. Le concept de ‘littérature-monde’ remonte à Goethe et à sa notion du terme *Weltliteratur* qui est fondée sur un système d’échanges culturels intimement en rapport avec le marché et avec une conscience historique-culturelle (Sánchez-Prado, 2006 : 10-13). Dans notre communication nous essayerons de revisiter le concept de francophonie, les recherches dans le champ littéraire français sur les littératures postcoloniales et le rapport entre la notion d’identité et le choix d'une langue.

Il faut donc se poser la question sur les raisons des répercussions de ce débat ouvert nettement à partir de la publication du manifeste coordonné par Le Bris et Rouaud qui a entraînée des réponses emportées comme celle du jeune écrivain Camille de Toledo sous forme d'essai intitulé *Visiter le Flurkistan ou les illusions de la littérature-monde* (2008) où il accuse ces nouveaux ‘géants’ de se couler dans le ‘moule parisien le plus arrogant’, ce même moule qu’ils tentent de dénoncer; en les accusant de reprendre le ‘très populaire refrain de la Province contre Paris’ (Toledo, 2008 : 15), il les signale comme des personnages qui ont, eux aussi, une position dominante dans ce qu'il appelle le ‘triangle d’or’ parisien entre Saint-Sulpice, Odéon et Saint-Germain-des-Prés. D’autres experts, dont Dominique Combé (2010 : 220), accusent Rouaud de redécouvrir le fait francophone « avec l’arrogante naïveté de l’écrivain parisien qui, ignorant

l'histoire de la langue française depuis le XVII^e siècle, s'aperçoit soudain que le Québec, les Antilles, le Maghreb, l'Afrique existent ».

Mais le débat s'était ouvert bien auparavant. L'université de Pau et des Pays de l'Adour avait déjà rassemblé des chercheurs en 1998 dans autour d'un colloque sur 'Francophonie et identités culturelles' et, en 2006, l'université Marc Bloch (Strasbourg II) avait convoqué un autre colloque sur 'L'Europe et la francophonie'. Dans les deux cas, la francophonie fut alors analysée et discutée dans ses multiples dimensions à partir des diverses expériences et compétences. En 2002, la professeure Jacqueline Bardolph affirmait aussi (2002 : 23) : « la francophonie étant le monde francophone moins la France... ». La revue *Liane*, en 2006, consacrait aussi un volume à la *Francophonie* où Priscilla R. Appama¹, dans son éditorial, se pose la même question : « [...] à quand une francophonie incluant la France ? [...] à quand un vrai dialogue entre la France et les parts oubliées d'elle-même et de son histoire? ». L'écrivaine Anna Moï, dans son livre *Esperanto, désespéranto*, dévoile la même problématique dans le sous-titre : *La francophonie sans les Français*. L'enjeu qui centre le débat est axé sur l'idée qui place la France en dehors de la francophonie à tel point que Claude Coste (2010 : 1) intitule l'un de ses articles dans la revue *Recherches et travaux* « La France est-elle un pays francophone ?».

Ces dernières décennies, cette littérature en langue française née hors l'Hexagone est reconnue non seulement par des maisons d'éditions² et les lecteurs mais également par les institutions culturelles. Rappelons quelques Goncourt décernés dernièrement à des auteurs d'origines étrangères: Jonathan Littell (2006), Atiq Rahimi (2008) ou Marie N'Diaye. D'autres prix encore, comme le Renaudot, attribués à des écrivains comme Ahmadou Kourouma (2000), Irène Nemirovsky (2004), Nina Bouraoui (2005) ou Alain Mabanckou (2007) ; ou bien enfin, le Femina accordé à Nancy Houston (2006) ou le prix du Premier Roman en 2005 au Franco-tunisien Hédi Kaddour. C'est donc une incontestable réalité interculturelle qui s'impose dans la littérature en langue française.

Marc Escola (2007), dans les pages de la revue électronique *Fabula.fr*, évoquant ce qu'il constate dans les textes des auteurs venus d'ailleurs, observe un changement de paradigme avec le retour aux romans du monde, du sujet, du sens et de l'histoire, ces thèmes qui ont été trop longtemps absents de la littérature française, une littérature régie par ses maîtres-penseurs « inventeurs d'une littérature sans autre objet qu'elle-même». Ces maîtres-penseurs, qui faisaient vider de leurs bagages culturels et linguistiques tous ces auteurs originaires des pays francophones, sont contredits par un réel qui s'impose indiscutablement, puisque l'intérêt du public et d'une partie de la critique est porté vers les quatre coins du monde, vers un monde polyphonique qui n'a pas de centre préconçu. Il constate en outre:

Et c'était bien la première fois qu'une génération d'écrivains issus de l'émigration, au lieu de se couler dans sa culture d'adoption, entendait faire œuvre à partir du constat de son identité plurielle, dans le territoire ambigu et mouvant de ce frottement. En cela, soulignait Carlos Fuentes, ils étaient moins les produits de la décolonisation que les annonciateurs du XXI^e siècle.

¹ Article en ligne sans numéro de page.

² Il existe des collections précises intégrées dans les collections traditionnelles.

Ces réflexions doivent nous amener à regarder en arrière pour analyser l'évolution de cette littérature issue des anciennes colonies pour comprendre la pertinence d'un changement de perspective dans le concept de francophonie appliqué à la littérature et aux études critiques. Cette mutation du point de vue se fait l'écho de l'évidence venue d'outre-Manche où s'est imposée une littérature nouvelle en langue anglaise qui n'établit pas de différences d'après l'origine des écrivains, une littérature accordée singulièrement au monde en train d'émerger de ce XXI^e siècle.

2 Francophonie et littératures postcoloniales

La signification exacte du terme *francophonie* n'a jamais été claire ni évidente pour tous. Ce terme fait partie des idées dont on sait à peu près ce qu'elles recouvrent, mais dont on ignore, simultanément, ce qu'elles impliquent. Le mot est ambivalent, d'une part il apporte un sens globalisant où la France est le centre et la norme linguistique, et d'autre part il l'exclut. Le terme relève de l'histoire contemporaine et de l'héritage de la colonisation, on sait que la notion s'est imposée à partir de 1969, mais le mot est déjà attesté par les dictionnaires depuis les années 1930. À ce propos, Dominique Combé (2010 : 37) assure : « La francophonie finit donc par se confondre avec la Francophonie », ce mot porteur de la majuscule qui désigne plutôt un domaine politique et qui allait bien vite être assimilé à ce qu'il nomme la *Françafrique*, une expression définie comme une « alliance incestueuse de régimes autoritaires et corrompus avec Paris, qui perpétue la dépendance coloniale » (2010 : 39). Le nom commun francophonie est plein des connotations idéologiques et politiques, ignorées par d'autres -phonies³, qui ouvrent sur le 'symbolique' (Combé, 2010 : 40).

Certains critiques examinent la pertinence du mot francophonie pour lier des littératures et des cultures que parfois tout sépare ; certainement, la francophonie de la Suisse romande ou la Belgique wallonne, pays qui n'ont pas été sous domination française, n'a rien à voir avec la francophonie en Algérie, province arabe de l'Empire ottoman conquise par l'armée française en 1830, qui a longtemps refusé d'appartenir à la Francophonie (Combé, 2010 : 9-10). La littérature est un lieu privilégié où peuvent s'exprimer les identités culturelles spécifiques. Jean Bessière et Jean-Marc Moura (2001: 7) constatent que le mot *postcolonial* est peu employé à propos des littératures contemporaines en français, tant chez les écrivains que chez les critiques francophones ; et, cependant, la francophonie n'est que le résultat de la colonisation.

Dès la période coloniale, la critique, et plus particulièrement la littérature comparée, a effectué des rapprochements thématiques entre les textes qui évoquaient les pays lointains. On a longtemps qualifié les romans de P. Loti ou de J. Conrad d'œuvres exotiques qui représentaient une lecture d'évasion vers un ailleurs fabuleux. D'ailleurs d'autres textes avaient le projet précis de justifier l'aventure impériale et quelques études ont montré la récurrence des stéréotypes dans ces livres-là. Peu après, les pays colonisateurs se sont parfois interrogés sur la justification morale ou la rentabilité de leur colonisation. D'après Jacqueline Bardolph (220 : 13-14) : « L'argument est simple et

³ Dominique Combé signale que les adjectifs anglophone ou hispanophone sont aussi fréquents que francophone, mais sans connotations idéologiques ou politiques.

circulaire : la hiérarchie naturelle des hommes fait que certains ont besoin d'aide pour accéder à la civilisation. Cette démarche altruiste est imbriquée avec la mainmise économique ». Les théories critiques qui définissent le postcolonial ne peuvent pas se concevoir sans un réexamen de ces littératures plus anciennes et sans une relecture attentive de ces œuvres-là pour tenter de déchiffrer l'image de l'Autre et une plus grande complexité de la présence européenne dans ces pays colonisés.

Le besoin d'analyser le changement de perspective dans les études critiques et d'examiner cette demande d'ouverture de la littérature française pour accueillir dans son sein les autres littératures qui viennent des pays issus des anciennes colonies est donc une évidence. Cette nouvelle compréhension de l'univers littéraire d'expression française ne cloisonne pas le monde, la nouvelle perspective montre une pluralité d'univers qui ne s'excluent pas. L'émergence de cette littérature-monde en langue française qui s'affirme de façon consciente et veut s'ouvrir sur le monde traversant les frontières nationales, signe en quelque sorte l'acte de décès de la francophonie car personne ne parle le francophone, ni n'écrit en francophone. Tahar Ben Jelloun (2007 : 120) insiste sur cette idée et remarque que les Anglais n'ont pas besoin de créer des institutions en vue de promouvoir l'*anglophonie*, et il souligne que les écrivains nés hors des frontières britanniques, écrivant en anglais et conservant leur imaginaire spécifique, sont perçus comme des auteurs anglais ; pour lui (2007 : 121) : « Il n'y a pas de débat, pas de conflit, pas d'ambigüité ». Mais, il nous semble qu'il fait une estimation probablement trop idyllique de la littérature anglaise.

Face au terme *francophonie*, il existe un autre, celui de *francité*, que l'écrivain canadien Jacques Godbout aurait préféré, car le mot *francophonie* rime pour lui avec « nostalgie – d'Empire » (2007 : 109), mais le terme de *francité* possède en France des connotations nationalistes tirées du *barréisme* qui se situent à la droite de l'échiquier politique, pourtant c'est un terme beaucoup plus neutre dans le monde francophone (Combé, 2010 : 41). Jacques Godbout se montre sceptique envers les Français étant donné qu'il ne les voit pas capables de reconnaître l'égalité face à l'Autre qui partage la même langue ; il exprime ainsi sa pensée caustique sur le sujet (2007 : 105) :

Comment croire à une littérature-monde de langue française quand, depuis plus de quarante ans, les Hexagonaux, s'ils se réjouissent majoritairement de l'existence de la 'francophonie', croient toujours qu'ils n'en font pas partie. Les 'francophones', n'est-ce pas, seraient une race à part que l'on rencontre en Afrique, en Amérique et dans les territoires périphériques de Belgique ou de Suisse. Il n'y en aurait pas en France, sauf quand on les invite, à l'occasion, à chanter aux Francofolies ou à se produire aux Francoffonies du Salon du livre, porte de Versailles.

Godbout comme Anna Moï, ou encore d'autres écrivains francophones, se sentent exclus de la littérature française⁴. Et, à notre avis, la problématique entre francophonie et littérature-monde se place à la charnière de ce point de vue.

Certes, les littératures sont ouvertes les unes aux autres et les échanges de la littérature francophone s'établissent, bien sûr, avec la littérature française, mais aussi avec toutes les littératures des autres –phonies du Sud comme du Nord. Ces dernières années, les

⁴ Les auteurs francophones sont « peu présents dans les programmes universitaires hexagonaux, et en particulier pour les concours de recrutement de professeurs », probablement cet oubli est révélateur « d'une méconnaissance plus que d'un rejet » (Combé, 2010 : 18).

études sur le phénomène des « littératures migrantes » ou de « l'hybridité postcoloniale » se multiplient. Bien des auteurs écrivant en langue française, pris entre deux cultures, se sont interrogés sur cette inégalité qui les reléguait dans les marges comme une variante étrange ou exotique, tandis que les écrivains anglophones sortis eux aussi des anciennes colonies britanniques partageaient de plein pouvoir les lettres anglaises. Il est vrai que la période coloniale et les processus de décolonisation ont laissé leur marque dans chaque pays de façon différente. On ne trouve pas d'équivalent dans le monde anglophone de l'imbrication si profonde et conflictuelle entre deux pays, colonisateur et colonisé, comme la France et l'Algérie où l'enjeu linguistique touche à un tel point l'ensemble de la population. La remise en cause de l'héritage culturel métropolitain entraîne une recherche formelle qui rejoint sous certains aspects l'esthétique postmoderne (Bardolph, 2002 :10-11).

Peut-être fallait-il se poser la question de cette différence qui ne reconnaît que la France comme la seule autorité dans le milieu littéraire et qui installe une certaine distance entre ce qui est français et ce qui est francophone. On s'interroge souvent pour savoir pourquoi ces romans venus d'ailleurs sont capables d'atteindre nos sensibilités et nos esprits. La réponse n'est jamais simple, mais il semble évident qu'il ne serait plus possible aujourd'hui de parler séparément de littérature française ou de littérature africaine francophone ; et néanmoins, l'écrivain congolais A. Mabanckou insiste sur cet aspect de la littérature francophone perçue par beaucoup de Français comme une littérature étrangère, il montre qu'il retrouve ses romans dans les rayons des librairies sous l'enseigne 'étrangers' à côté des livres de Vargas Llosa, Sepúlveda ou Pamuk. Cependant, il avoue se reconnaître davantage en Céline qu'en W. Soyinka, et il se sent bien plus étranger par rapport à ce dernier qu'à une tradition bien française ; sa conception de la littérature est fondée sur une complicité qui dépasse « des continents, des nationalités, des catéchismes et de l'arbre généalogique pour ne retenir que le clin d'œil que se font soudain deux créateurs que tout semblait éloigner dès le départ...» (2007 : 60-61).

Les auteurs francophones refusent de dissocier leur création d'une situation culturelle et existentielle. D'après le concept de littérature-monde de Le Bris, il s'agirait de revenir à une idée plus riche de la littérature, capable de dire le monde et d'interroger la condition humaine pour dire le conflit ou l'accord des cultures hétéroclites dans un monde nouveau où « se multiplient les hybridations dessinant la carte d'un monde polyphonique, sans plus de centre, devenu rond » (Le Bris, 2007 : 41-42). La postmodernité tient compte des réalités du monde contemporain, et cela est en rapport étroit avec le comportement littéraire actuel qui est indissociable du fait que les auteurs qui ont le plus de succès et qui intéressent davantage les lecteurs appartiennent, en général, à des cultures éloignées de la leur. Les dernières générations d'écrivains arrivent des pays très différents⁵, ils publient dans des langues européennes et ils sont incorporés à des cultures occidentales.

L'intérêt des articles réunis dans *Pour une littérature-monde* se concrétise souvent autour du lien que ces écrivains établissent avec la langue française qui n'est pas leur langue maternelle ; ce lien intime entre langue et identité se trouve souvent au centre de

⁵ Salman Rushdie -l'Inde-, Abdelkader Benali -Maroc-, Bharati Mukherjee -Inde-, Zadie Smith -Jamaïque-.

leurs poétiques. La vietnamienne Anna Moï (2007 : 247) avoue que « le français fut l'arme, [...] de ma rébellion. Il était étranger aux murmures de la société confucéenne hostile à ma mère - une mère des filles. Il traduisait la créativité et l'envie d'une vie meilleure ». Le français de son enfance relatait une vie qui lui semblait ultra-terrestre, une existence bien éloignée de la guerre et de la mort que la télé racontait en vietnamien. Les auteurs, choisissant le français comme langue de création, racontent leur attachement à la langue française et leur passage interculturel invariable pour arriver à montrer leur vérité.

3 Le rapport entre langue, identité et colonialisme

La modernité a entraîné d'importantes modifications dans les processus de constitution du soi et dans l'élaboration de l'identitaire. Les individus ont lentement abandonné certains éléments d'identification traditionnels, tels les liens territoriaux et ancestraux, pour assumer une identité à caractère plus personnel, une image de soi plurielle, particularisée et en rupture avec l'attachement traditionnel du soi à un même collectif (Delic et al., 2011 : 1). Le sociologue Hervé Marchal montre la portée que le concept d'identité a acquise depuis une vingtaine d'années « tant à l'échelle de la société – identité culturelle – qu'à celle de l'individu –identité personnelle– » (2006 : 7). Il révèle que cette identité culturelle est au centre des conflits enflammés car le terme d'*identité* véhicule de manière plus ou moins silencieuse, l'idée qu'il existe quelque part une sorte de socle essentiel, des racines originaires. Réfléchir à ce problème « représente un moyen de comprendre les mutations et les transformations sociétales affectant, d'une manière ou d'une autre, nos manières de penser, de sentir et agir» (Marchal, 2006 : 140).

L'identité culturelle est ambiguë et elle n'a rien de statique, elle suppose plutôt une démarche dynamique qui se construit avec ou contre l'autre, c'est pourquoi elle n'est jamais achevée, c'est « un processus communicationnel indéterminé mettant en scène soi et les autres, ou soi et l'environnement social » (Marchal, 2006 : 50). C'est dans la mouvance de la construction de l'identité personnelle que l'identité culturelle s'intègre au même titre que d'autres types de support identitaire, les autres proches, le passé propre à chacun, les espaces investis, etc. (Marchal, 2006 : 137). L'adoption, par un auteur, de la langue française comme langue d'écriture littéraire apparaît comme « contre-langue » face aux circonstances biographiques. Son adoption révèle un refus de la langue de l'Autre ou de la langue maternelle car cette langue est considérée comme difficilement utilisable, soit par sa faible diffusion ou par son absence de tradition littéraire, soit par une inadéquation entre l'imaginaire de la langue et celui de l'écrivain (Jouanny, 2000 : 41-42). La spécificité de la littérature francophone tient en grande partie à la nécessité pour chaque écrivain de définir sa propre langue d'écriture dans un contexte plurilingue qui l'oblige à penser sa langue, ce que Lise Gauvin appelle 'la surconscience linguistique' qui suppose un choix très personnel jamais neutre (Albert, 1999 : 6-7).

Il faut donc se poser la question du rôle identitaire de la langue qui, d'ailleurs, n'est pas le tout du langage. Patrick Charaudeau (2001 : 343) nous avertit que la langue n'est rien sans ce qui la met en œuvre et qui régule son usage, c'est-à-dire sans le discours ; tout

dépend par conséquent de l'identité de ses utilisateurs. C'est justement le discours qui témoigne des spécificités culturelles, ce discours que chaque écrivain emploie dans ses œuvres et qui tient compte des habitudes culturelles du groupe auquel il appartient. Cette thèse vient appuyer ce que Christiane Albert soutient (1999 : 16) : « Tout écrivain doit trouver sa langue dans la langue », l'inadéquation entre l'imaginaire de la langue et celui de l'écrivain mène parfois à la création d'un français ‘nouveau’, dans le vocabulaire et dans les structures de la langue. Par exemple, l'œuvre de Kourouma, *Le soleil des indépendances*, a été reçue par certains critiques comme un beau livre, mais il a aussi été qualifié de ‘mal écrit’ (Jouanny, 2000 : 5).

L'écrivaine Fatou Diome⁶ a revendiqué clairement la liberté de choisir son propre rapport à la langue française face à ses confrères africains qui, parfois, veulent lui donner des leçons; elle est persuadée qu'il faut considérer les langues occidentales comme un supplément et non pas comme un objet d'affrontement ; pour elle, le moment de manifester la fin du complexe colonial est arrivé. D'ailleurs, Diome revendique pour les auteurs africains le droit à s'approprier de la langue française à fin de montrer les référents culturels africains pour les rendre intelligibles⁷ aux Européens. Il faut trouver une troisième langue, ce qu'elle nomme « l'intersection » qui va lui permettre de partager son expérience africaine avec les Occidentaux mais aussi avec les Africains, et cette troisième langue serait le français nourri des langues africaines et de leur imaginaire.

Pour d'autres écrivains le choix du français n'est pas libre, comme l'explique Assia Djebar dans *Ces voix qui m'assiègent*. Pour elle, écrire en français c'est rendre les différents discours et identités culturelles qui habitent sa biographie ; ces voix qui l'assiègent sont les voix des personnages de fiction qu'elle entend en arabe, en arabe dialectale où en berbère, mais ce sont des langues qu'elle n'écrit pas et l'écriture en français n'annule pas les autres langues qu'elle porte en elle sans les écrire (1999 : 39). Pour Del Toro, Djebar symbolise la formule de l'« entredeux », la figure clé d'une existence hybride, mais ce sentiment de marginalisation face à la langue française n'exclut pas, non plus, les auteurs français dont leur œuvre est justement née de cette déchirure entre deux mondes existant même sur le sol français, comme c'est le cas pour Annie Ernaux.

La langue est un élément privilégié de formation de cette identité personnelle et sociale, mais elle constitue un autre paramètre de plus qui ne suffit à la définir dans toute sa complexité, ce qui oblige à envisager d'autres éléments. L'identité est aussi le produit d'une histoire dans laquelle elle s'inscrit et elle peut, en outre, être fabriquée par cette histoire. Dans le cadre de la francophonie, le rapport qui s'établit entre la langue, l'histoire et l'identité est un rapport complexe qui se donne à lire dans un contexte multiculturel lequel évolue avec le développement historique. Dans les années cinquante, l'appropriation du français par des écrivains dont la langue maternelle était autre passait par le strict respect d'une langue académique ; à partir des années quatre-vingts, il s'est produit une rupture idéologique dans la conception du rapport à la langue

⁶ Entretien à Casa África, [en ligne] URL : <<http://mediatecaonline.casafrica.es/viewer.php?id=3910>>

⁷ Elle met l'exemple de l'expression « avoir chaud au cœur » dont le sens est différent selon que l'on est Français ou Africain, pour ce dernier francophone le sens est « se mettre en colère ».

française qui va se fonder dorénavant sur « la capacité de jouer avec les structures pour en tirer des mots ou des constructions que les grammairiens n'avaient pas prévu » (Albert, 1999 : 7) et que quelques chercheurs ont mis en rapport avec le concept d'*interlangue* développé par Klaus Vogel dans le domaine pédagogique (Moura, 1999 : 93).

La philosophie politique du multiculturalisme s'est imposée au Canada et aux États-Unis pour essayer d'apporter une solution aux conflits sociolinguistiques au milieu des années 60; cette théorie suppose une alternative à l'idée que la cohésion nationale n'est obtenue que par l'adhésion à une culture dominante (Marchal, 2006 : 119-20). Les écrivains francophones, adoptant la langue française, souhaitent répondre à une nécessité intime pour défendre leur identité en adhérant à la culture française (Jouanny, 2000 : 4), mais en y ajoutant leurs particularités culturelles ; ils emploient une *lingua franca* de communication utile pour donner une réponse à d'autres antagonismes linguistiques (arabe/berbère, multitude de langues vernaculaires en Afrique) ou à des conflits culturels (christianisme/islam au Liban), ou bien à la volonté de défendre une identité linguistique séculaire menacée dans des pays plurilingues comme le Québec, la Suisse ou la Belgique. Ils adhèrent ainsi à cette culture dominante, mais celle-ci doit encore reconnaître cet enrichissement qui dépasse la réalité française pour s'ouvrir au monde.

La langue française n'est pas un simple outil d'expression, elle agence tout un univers de représentations, de modes de pensée, de symboles et de valeurs par lesquels la culture francophone existe comme système de significations partagées (Raid, 2005 : 2). L'emploi d'une langue comme signe d'appartenance ou non à une culture est exposé par Anna Moï dans son livre *Esperanto, désespéranto*. Pour elle, l'*espéranto* est un langage utopique conçu comme intermédiaire entre cultures et symbolisé dans sa poétique par la langue française; l'écrivaine vietnamienne développe l'idée contraire avec le terme de '*désespéranto*', cette langue créée par des Français dans certaines cités de banlieue, fabriquée pour ne pas être comprise, devenant un nouveau langage crypté « composé principalement du français, de l'arabe, de l'anglais, du gitan, de l'argot, du verlan, du *veul* » (Moï, 2006 : 66) . Un langage qui est né d'un sentiment d'exclusion et de révolte pour se mettre en marge de la société qui les entoure. Ce langage révèle, de façon évidente, le refus d'une conception de la langue française comme identité univoque et il revendique le besoin de reconnaissance à une appartenance interculturelle sur le sol français. Anna Moï exige pour l'artiste le droit de « générer un langage original indifférent aux frontières » (p. 32), elle constate la coexistence de différentes langues sur le territoire français, ce qui n'est pas incompatible avec le sentiment d'appartenance nationale (p. 62). Elle souligne l'idée du partage de la langue comme élément qui offre la cohésion et le sentiment d'appartenance à une culture. Meschonnic rappelait déjà en 1999 dans les pages du journal *Le Monde* (Jouanny, 2000 : 5) :

Ce n'est pas la *langue* avec ses qualités prétendues (et qu'elle serait seule à avoir) qui a donné *naissance* aux œuvres. C'est l'inverse, ce sont les œuvres qui ont fait de la langue, de toute langue, ce qu'elle est. Et c'est à la langue qu'on attribue la qualité des œuvres... Qualités qui se trouvent *diversement* dans toutes les langues.

La langue s'enrichit donc de la contribution des œuvres littéraires et c'est dans la diversité des cultures qui composent la francophonie où se trouve l'avenir de la langue française capable de reproduire des réalités autres que celles qui s'expriment sur le

territoire français pour rendre au lecteur une vision multiple telle que l'offre le monde actuel.

Pour conclure, nous dirons avec Mouralis (2001 : 11) que les historiens ont souvent montré dans leurs travaux la fragilité de la frontière que l'on tente d'établir entre un avant et un après la colonisation, car le colonialisme n'est pas une entité homogène ni globale. La réflexion amorcée dans le champ littéraire sur les migrants, les diasporas anciennes, les sociétés dites multiculturelles, amène à repenser à l'échelle du globe les thématiques de l'exil, de l'étranger, de l'autre que les comparatistes ont étudiées depuis longtemps (Bardolph, 2002 : 64) et qu'on doit continuer à élargir pour faire dialoguer tous les discours et toutes les thématiques littéraires. Dans ce monde actuel globalisé qui tente de faire dialoguer les cultures, la force de la langue française demeure justement sur le fait qu'elle n'est pas enfermée ou circonscrite dans un espace géographique précis et ce fait lui permet de prendre en compte des réalités culturelles plus cohérentes que le passeport ou la nationalité pour devenir un modèle de diversité culturelle alternatif au modèle anglo-saxon dominant. En outre, il faut avouer que l'avenir de la culture française tient intérêt à revendiquer cette richesse qui vient de tous les horizons dans le monde, de l'Asie, du Canada, de l'Afrique ou des Caraïbes, car c'est de cette magnitude géographique que peut se vérifier sa propre survie forte des apports multiculturels et interculturels de toutes ses diversités.

Références bibliographiques

- Albert, Christiane (1999) *Francophonie et identité littéraire*. Paris : Karthala.
- Appama, Priscilla R. (2006) « Francophonie : "dialogue des cultures" ou "dialogue avec la France"? », in *Liane* n° 2, <http://www.lianes.org/EDITORIAL-Francophonie-dialogue-des-cultures-ou-dialogue-avec-la-France_a120.html>, [consulté le 24/09/2010].
- Bardolph, Jacqueline (2002) « Études postcoloniales et littérature », Paris : Honoré Champion.
- Ben Jelloun, Tahar (2007) : « La cave de ma mémoire, le toit de ma maison... », in Michel Le Bris et Jean Rouaud (dir.), *Pour une littérature monde*, Paris : Gallimard.
- Bessière, Jean & Moura, Jean-Marc (2001) *Littératures postcoloniales et francophonie*, Paris: Honoré Champion.
- Charaudeau, Patrick (2001) « Langue, discours et identité culturelle », in *Ela. Études de linguistique appliquée*, n° 123-124, p. 341-346.
- Coste, Claude (2010) « La France est-elle un pays francophone ? », in *Recherches et Travaux*, n° 76, p. 91-107.
- Delic, Emir, Thibeault, Jimmy & Hotte, Lucie (2011) « Devenir soi avec les autres. Identité et altérité dans les littératures francophones du Canada », @nalyse [En ligne], *Identité et altérité*, URL :<<http://www.revue-analyses.org/index.php?id=1798>>[consulté le 12-II-2012].
- Djebar, Assia (1999) *Ces voix qui m'assiègent*, Paris : Albin Michel.

- Escola, Marc (2007) « Pour une littérature-monde », in *Fabula.fr*, URL :<<http://www.lemonde.fr/web/article/0,1-0@2-3260,36-883572@51-883320@45-1,0.html>>[consulté le 2/03/2010].
- Jouanny Robert (2000) *Singularités francophones*, Paris : PUF.
- Le Bris, Michel (2007) « Pour une littérature-monde en français », in Michel Le Bris & Jean Rouaud (dir.), *Pour une littérature monde*, Paris : Gallimard.
- Marchal, Hervé (2006) *L'identité en question*, Paris : Ellipes.
- Moï, Anna (2006) *Espéranto, Désespéranto. La francophonie sans les Français*, Paris : Gallimard.
- Moura, Jean-Marc (1999) *Littérature francophone et théorie postcoloniale*, Paris : PUF.
- Mouralis, B. (2001) « Des comptoirs aux empires, des empires aux nations : rapport au territoire et production littéraire africaine », in Jean Bessière & Jean-Marc Moura (dir.), *Littératures postcoloniales et francophonie*, Paris: Honoré Champion.
- Raid, Zaraket (2005), « Identité méditerranéenne et francophone : l'histoire d'une altérité et d'un partage », in *Ethiopiques* n° 74, 1^{er} semestre, URL :<http://ethiopiques.refer.sn/article.php3?id_article=266>. [Consulté le 2 février 2012].
- Sánchez-Prado, Ignacio (2006) « Hijos de Mepa. Un recorrido conceptual por la literatura mundial (a manera de introducción) », in Ignacio Sánchez-Prado (ed.) *América latina en la ‘literatura mundial’*, Pittsburgh: Instituto Internacional de Literatura Iberoamericana, p. 7-46.